

La richophobie raisonnable de Servan-Schreiber

PAR JULIEN DAMON*

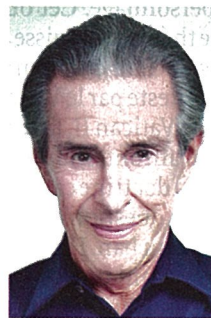
Dans la collection bien fournie des ouvrages critiques sur les riches, je demande l'essai équilibré mais engagé. Jean-Louis Servan-Schreiber, grand patron de presse, se présentant à la fois comme privilégié et comme votant à gauche, ne verse pas dans la diatribe richophobe typique d'une partie de la sociologie hexagonale. Sans toujours emporter la conviction dans ses analyses, il propose un tableau nuancé de la richesse contemporaine et, plus largement, du monde qui nous entoure.

Empruntant l'idée de son titre à une citation célèbre du richissime Warren Buffett (selon qui les riches gagnent la guerre des classes), il rappelle d'abord que les riches, qui n'étaient qu'une poignée (il cite le roi du Mali, au XIV^e siècle), se sont multipliés. Plutôt rigoureux dans les définitions et les mesures, il souligne que le monde compte plus de 10 millions de millionnaires en dollars (dont 400 000 en France). A ce seuil, précise l'auteur, chacun peut en croiser dans son quartier. Si le plancher de la richesse est établi à 5 millions de dollars, alors il y a dix fois moins de riches.

Au-delà des volumes, ce sont les contenus et les tendances qui importent. Les riches ne sont plus les oisifs et les héritiers du passé. Ils travaillent pour la plupart. Surtout, les fortunes se font rapidement, dans la finance, dans le sport, dans l'art. Il s'ensuit un tableau intéressant d'un monde moderne à la fois globalisé et financiarisé, où l'argent peut circuler à la vitesse de la lumière et où la richesse se fait, selon les termes de Servan-Schreiber, toujours plus apatride (compétitions fiscales aidant). C'est un monde dans lequel l'abondance se concentre aussi bien socialement que spatialement. C'est aussi un monde dans lequel la pauvreté recule. Un monde qui voit à la fois le rétrécissement des classes moyennes occidentales et l'avènement des classes moyennes dans les pays émergents.

Sur la France, Servan-Schreiber a parfaitement raison sur un point majeur : ce qu'il baptise l'« *airbag national* » fonctionne. Les inégalités sont limitées et la protection sociale est un bon amortisseur de crise. Au risque, mais

L'AUTEUR



Jean-Louis Servan-Schreiber est patron de presse et essayiste.

LE LIVRE



« Pourquoi les riches ont gagné » (Albin Michel, 160 p., 14,50 €). Parution le 8 janvier.

c'est une autre histoire, d'être un amortisseur de reprise. Toujours en France, notre auteur signale malicieusement que les plus aisés, soit 1 % de la population, possèdent aujourd'hui les médias, en particulier ceux qui se plaisent à les critiquer.

Quelques erreurs de chiffrage ponctuent un ouvrage plutôt agréable qui se soucie aussi d'une question morale, celle de l'avenir de générations qui érigent la richesse ostentatoire en idéal. Si le thème n'est pas neuf, il est de pleine actualité.

Au fond, Servan-Schreiber est surtout inquiet non de la richesse, mais d'un creusement, probablement d'ailleurs appelé à s'approfondir, des inégalités. Dans une belle formule, il précise l'alternative fondamentale : les riches sont-ils les scories ou les ferments du progrès ? Chacun choisira en fonction de ses observations et de ses convictions ■

* Professeur associé à Sciences po. Auteur notamment de « Petit précis de culture économique » (PUF, 304 p., 19 €).

ARNAUD MEYER/DR
Jean-Louis Servan-Schreiber précise l'alternative fondamentale : les riches sont-ils les scories ou les ferments du progrès ?